

Chez Mlle Candy

Mlle Candy rejoignit Matilda devant la porte de l'école et toutes deux s'éloignèrent en silence le long de la grand-rue du village. Elles passèrent devant le marchand de primeurs avec sa vitrine pleine de pommes et d'oranges, devant la boucherie avec ses quartiers de viande saignante sur l'étal et les poulets plumés pendus, devant la banque, l'épicerie, la boutique d'électricité et, après les dernières maisons, elles se retrouvèrent sur l'étroite route de campagne presque déserte où ne circulaient que de rares voitures.

À présent qu'elles étaient seules, Matilda fut prise d'une animation frénétique. Il semblait qu'en elle une soupape eût éclaté, libérant d'énormes réserves d'énergie. Elle se mit à trotter à la hauteur de Mlle Candy par petits bonds élastiques et ses doigts voltigeaient en tous sens comme si elle voulait les disperser aux quatre vents, tandis que ses paroles fusaient, tel un feu d'artifice à une allure d'enfer. C'était Mlle Candy ceci, Mlle Candy cela...

– Mademoiselle Candy, je crois que je pourrais faire

bouger n'importe quoi au monde, et pas simplement renverser des verres ou des petits objets comme ça... Je pourrais renverser des tables et des chaises, mademoiselle Candy... Même avec des gens assis dessus, je pourrais les faire tomber et même des choses plus grosses, bien plus lourdes que des chaises et des tables... Je n'ai qu'à concentrer toutes mes forces dans mes yeux et ces forces je pourrais les projeter sur n'importe quoi pourvu que je regarde assez... assez fort. Il faut que je regarde très fort, mademoiselle Candy, très très fort, et alors je sens tout ce qui se passe derrière mes yeux, mes yeux qui deviennent brûlants, mais ça ne fait pas mal du tout, mademoiselle Candy, et ensuite...

– Calme-toi, mon petit, calme-toi, dit Mlle Candy. Ne nous montons pas trop vite la tête à propos de ce phénomène.

– Mais vous trouvez ça *intéressant*, n'est-ce pas, mademoiselle Candy ?

– Oh, c'est tout à fait intéressant. Et même plus qu'intéressant. Mais, à partir de maintenant, nous devons être de la plus grande prudence, Matilda.

– Pourquoi faut-il que nous soyons de la plus grande prudence, mademoiselle Candy ?

– Parce que nous jouons avec des forces mystérieuses, mon enfant, dont nous ne savons rien. Je ne crois pas qu'elles soient mauvaises. Peut-être même sont-elles bonnes et, qui sait, d'essence divine. Mais qu'elles le soient ou pas, il faut les manier avec précaution.



Ces sages paroles tombaient de la bouche d'un être aussi sage qu'averti, mais Matilda était trop exaltée pour s'en accommoder.

– Je ne vois pas pourquoi il faut être si prudentes, dit-elle en continuant de sautiller.

– J'essaie de t'expliquer, reprit Mlle Candy patiemment, que nous nous aventurons dans l'inconnu. C'est une chose inexplicable. Le mot exact est « phénomène ». Oui, il s'agit d'un phénomène.

– Je suis un phénomène, moi ? demanda Matilda.

– Ce n'est pas impossible, répondit Mlle Candy. Mais, pour l'instant, je préférerais que tu ne te poses pas trop de questions sur toi-même. Si tu veux mon avis, nous devrions explorer un peu plus ce phénomène, toutes les deux, mais en veillant à ne pas commettre d'imprudences inutiles.

– Vous voulez que je refasse un essai, mademoiselle Candy ?

– C'est un peu ce que j'allais te suggérer, dit-elle d'un ton circonspect.

– Chic, alors ! fit Matilda.

– Pour ma part, reprit Mlle Candy, je suis beaucoup plus désarçonnée que toi par ce que tu as fait, et je cherche des explications logiques.

– Par exemple ? demanda Matilda.

– Par exemple, je me demande s'il y a un lien entre ce don et ta précocité.

– Qu'est-ce que ça veut dire ce mot-là ? demanda Matilda.

– Un enfant précoce, expliqua Mlle Candy, est un enfant qui montre une intelligence exceptionnelle, très en avance sur les autres. Et toi, tu es exceptionnellement précoce.

– Vraiment ? dit Matilda.

– Mais, bien sûr. Rends-toi compte. Tu sais lire. Tu sais compter...

– Vous avez peut-être raison, dit Matilda.

Mlle Candy était confondue et ravie par l'absence de prétention et de suffisance chez sa petite élève.

– Je ne peux pas m’empêcher de me demander, dit-elle, si ce soudain pouvoir de faire bouger un objet à distance que tu as reçu est en rapport avec les capacités de ton cerveau.

– Vous voulez dire qu’il n’y aurait pas assez de place dans ma tête pour toutes ces forces et qu’elles ont besoin d’en sortir malgré elles ?

– Non, pas tout à fait, répondit Mlle Candy avec un demi-sourire. Mais quoi qu’il arrive, je le répète, nous devons avancer avec prudence sur ce terrain. Je n’ai pas oublié cet étrange rayonnement sur ton visage après que tu as renversé le verre pour la seconde fois.

– Vous pensez que ça pourrait vraiment me faire du mal, c’est ça que vous pensez, mademoiselle Candy ?

– Enfin, tu t’es sentie bizarre quand c’est arrivé, non ?

– Je me suis sentie merveilleusement bien, dit Matilda. Pendant un moment, j’ai volé au milieu des étoiles sur des ailes d’argent, je vous l’ai dit. Et puis, ce n’est pas tout, mademoiselle Candy. La seconde fois, ça a été beaucoup plus facile. Je crois que c’est comme tout le reste ; plus on s’exerce à quelque chose, moins on a de mal à le faire.

Mlle Candy marchait à pas lents afin que la petite fille n’ait pas à trotter trop vite pour se maintenir à sa hauteur et elles continuèrent à cheminer paisiblement sur la route étroite au-delà du village. C’était un de ces après-midi dorés d’automne avec des haies chargées de mûres noires, de fils de la vierge, des aubépines aux baies rouges qui nourriraient les oiseaux l’hiver venu. Ça et là, de part et d’autre de la route, se dressaient de

grands arbres, chênes, sycomores, frênes et, de temps en temps, un châtaignier. Mlle Candy, souhaitant pour le moment changer de sujet, révéla à Matilda le nom de tous ces végétaux et lui apprit comment les reconnaître à la forme de leurs feuilles et au grain de leur écorce. Matilda enregistrait avec soin toutes ces connaissances nouvelles dans son esprit.

Elles atteignirent enfin une brèche dans la haie, sur le côté gauche de la route, où se trouvait une petite barrière.

– C'est là, dit Mlle Candy en ouvrant la barrière qu'elle referma après avoir laissé passer Matilda.

Elles suivirent une étroite allée de terre bordée de noisetiers et l'on distinguait dans leurs gaines vertes des grappes de noisettes fauves.

– Les écureuils viendront bientôt les récolter, dit Mlle Candy, et les engrangeront dans leurs cachettes pour les durs mois d'hiver à venir.



– Vous voulez dire que vous habitez ici ? demanda Matilda.

– Mais oui, répondit simplement Mlle Candy.

Matilda ne s'était jamais demandé où pouvait bien vivre Mlle Candy. Elle l'avait toujours purement et simplement considérée comme la maîtresse, une personne issue du néant qui faisait la classe puis s'évanouissait ensuite dans la nature. « Un seul d'entre nous, ses élèves, songea-t-elle, s'est-il jamais demandé où allait la maîtresse quand la journée d'école était finie ? Sommes-nous curieux de savoir si elle vit seule, ou si chez elle attend une mère, une sœur, un mari ? »

– Vous vivez toute seule, mademoiselle Candy ? demanda-t-elle.

– Oui, répondit Mlle Candy. Tout à fait.



Elles s'avançaient le long des ornières desséchées sur le sol terreux et devaient veiller à ne pas se tordre les chevilles. Quelques oiseaux voletaient dans les branches des noisetiers, mais c'était tout.

– C'est simplement une cabane d'employé de ferme, dit Mlle Candy. Ne t'attends à rien d'extraordinaire, surtout. Nous y sommes presque.

Elles atteignirent un nouveau petit portail vert à demi enfoui dans la haie, sur la droite, et presque caché par les branches de noisetiers. Mlle Candy posa une main sur le portail et dit :

– Voilà, c'est ici que j'habite.

Matilda vit un court sentier menant à une minuscule maisonnette de brique rouge. On eût dit plutôt la maison d'une poupée que la demeure d'un être humain. Les briques, très anciennes, étaient délitées et décolorées. Sur le toit d'ardoise se dressait une étroite cheminée, et deux petites fenêtres carrées s'ouvraient dans la façade. Il n'y avait ni étage ni grenier. Les deux côtés du sentier se hérissaient d'un impénétrable fouillis d'orties, de prunelliers et de longues herbes brunâtres. Un énorme chêne étendait son ombre par-dessus la cabane. Ses ramures immenses donnaient l'impression d'engloutir la frêle construction tout en la dissimulant peut-être au reste du monde.

Mlle Candy, une main posée sur le portail encore fermé, dit à Matilda :

– Un poète nommé Dylan Thomas a un jour écrit une poésie à laquelle je pense chaque fois que je remonte ce sentier.

Matilda attendit et Mlle Candy, d'une voix lente et mélodieuse, se mit à réciter le poème :

*Jamais, jamais, ô mon amie qui voyage
proche et lointaine,
Au pays des contes du coin du feu endormie
par magie*

*Ne crois ou ne crains que le loup en blanc
mouton déguisé*

*Sautillant et bêlant gaiement surgisse, Aimée,
ma bien-aimée,*

*Hors d'un antre dans les amas de feuilles
d'une année baignée de rosée*

Pour dévorer ton cœur au fond du bois léger.

Il y eut un moment de silence et Matilda qui n'avait jamais entendu de grande poésie romantique murmura, très émue :

– C'est comme de la musique.

– C'est de la musique, dit Mlle Candy.

Puis, comme embarrassée d'avoir révélé une partie secrète d'elle-même, elle ouvrit le portail d'une poussée rapide et s'avança vers la maison. Derrière elle, Matilda se sentit prise de crainte. Le décor était si irréel, si fantastique, si étranger au monde terrestre ! On eût dit une illustration de Grimm ou d'Andersen. C'était la cabane où le pauvre bûcheron vivait avec Hansel et Gretel, où habitait la grand-mère du Petit Chaperon rouge, c'était aussi la maison des sept nains, des trois ours et de tant d'autres personnages imaginaires. Elle sortait droit d'un conte de fées.



– Viens, ma chérie, l'appela Mlle Candy, et Matilda la rejoignit.

La porte d'entrée était couverte d'une peinture verte écaillée et il n'y avait pas de serrure. Mlle Candy souleva simplement le loquet et entra. En dépit de sa petite taille, elle dut se pencher pour franchir le seuil.

Matilda la suivit et crut qu'elle venait de pénétrer dans un étroit tunnel sans lumière.

– Tu peux venir à la cuisine et m'aider à faire le thé, dit Mlle Candy, et elle précéda Matilda le long du tunnel jusqu'à la cuisine.

En admettant qu'on pût utiliser ce mot, la pièce n'était guère plus grande qu'une armoire et il y avait au fond une petite fenêtre au-dessus d'un évier dépourvu de robinet. Contre un autre mur s'ancrait une tablette, sans doute pour préparer les repas. Au-dessus était accroché un petit placard. Sur la tablette étaient posés un réchaud Primus, une casserole et une demi-bouteille de lait. Un Primus est un petit réchaud de camping qui fonctionne au pétrole sous pression et qu'on alimente, une fois mis en marche, avec une pompe.

– Tu peux m'apporter un peu d'eau pendant que j'allume le réchaud, dit Mlle Candy. Le puits est derrière la maison. Prends le seau. Il est là. Tu trouveras une corde au puits. Accroche le seau à la corde et descends-le dans le puits, mais fais attention de ne pas y tomber.

Matilda, plus étonnée que jamais, s'empara du seau et fit le tour de la maisonnette. Le puits était couvert d'un petit toit de bois équipé d'un simple rouleau à manivelle et la corde pendait dans un trou obscur. Matilda remonta la corde et accrocha au bout l'anse du seau, puis elle le laissa descendre jusqu'à ce qu'elle entendît un plouf sonore tandis que la corde mollissait entre ses doigts. Puis, tant bien que mal, elle hissa le seau chargé d'eau.



– Il y en a assez ? demanda-t-elle, en regagnant la maison.

– Ça ira, dit Mlle Candy. Tu n'avais sans doute jamais fait ça.

– Jamais, dit Matilda. C'est amusant. Comment remontez-vous assez d'eau pour votre bain ?

– Je ne prends pas de bain, dit Mlle Candy. Je me lave debout. Je remplis un seau d'eau, je le réchauffe sur le réchaud, je me déshabille et je me lave des pieds à la tête.

– Vous faites ça, c'est vrai ? demanda Matilda.

– Mais oui, bien sûr. Tous les pauvres, en Angleterre, se lavaient de cette façon il n'y a pas encore très longtemps. Et ils n'avaient pas de réchaud ; ils devaient chauffer l'eau sur le feu dans la cheminée.

– Vous êtes pauvre, mademoiselle Candy ?

– Oui, dit Mlle Candy, très pauvre. C'est un bon petit réchaud, n'est-ce pas ?

Le Primus ronflait avec une puissante flamme bleue et déjà, dans la casserole, l'eau commençait à bouillonner. Mlle Candy sortit une théière du placard et y mit une pincée de thé. Elle prit également une miche de pain marron, en coupa deux tranches puis, ouvrant une boîte en plastique pleine de margarine, en tartina le pain.

« De la margarine, pensa Matilda. Elle doit vraiment être pauvre. »

Mlle Candy se munit d'un plateau, y déposa deux gobelets, la demi-bouteille de lait et une soucoupe avec les tartines.



– Je crains de ne pas avoir de sucre, dit-elle, je n'en mange jamais.

– C'est très bien comme ça, dit Matilda.

Elle était assez raisonnable pour se rendre compte du délicat de la situation et veillait avec soin à ne rien dire qui pût embarrasser sa compagne.

– On va le prendre dans le salon, dit Mlle Candy en prenant le plateau et en quittant la cuisine par le petit tunnel obscur pour regagner la pièce de devant.

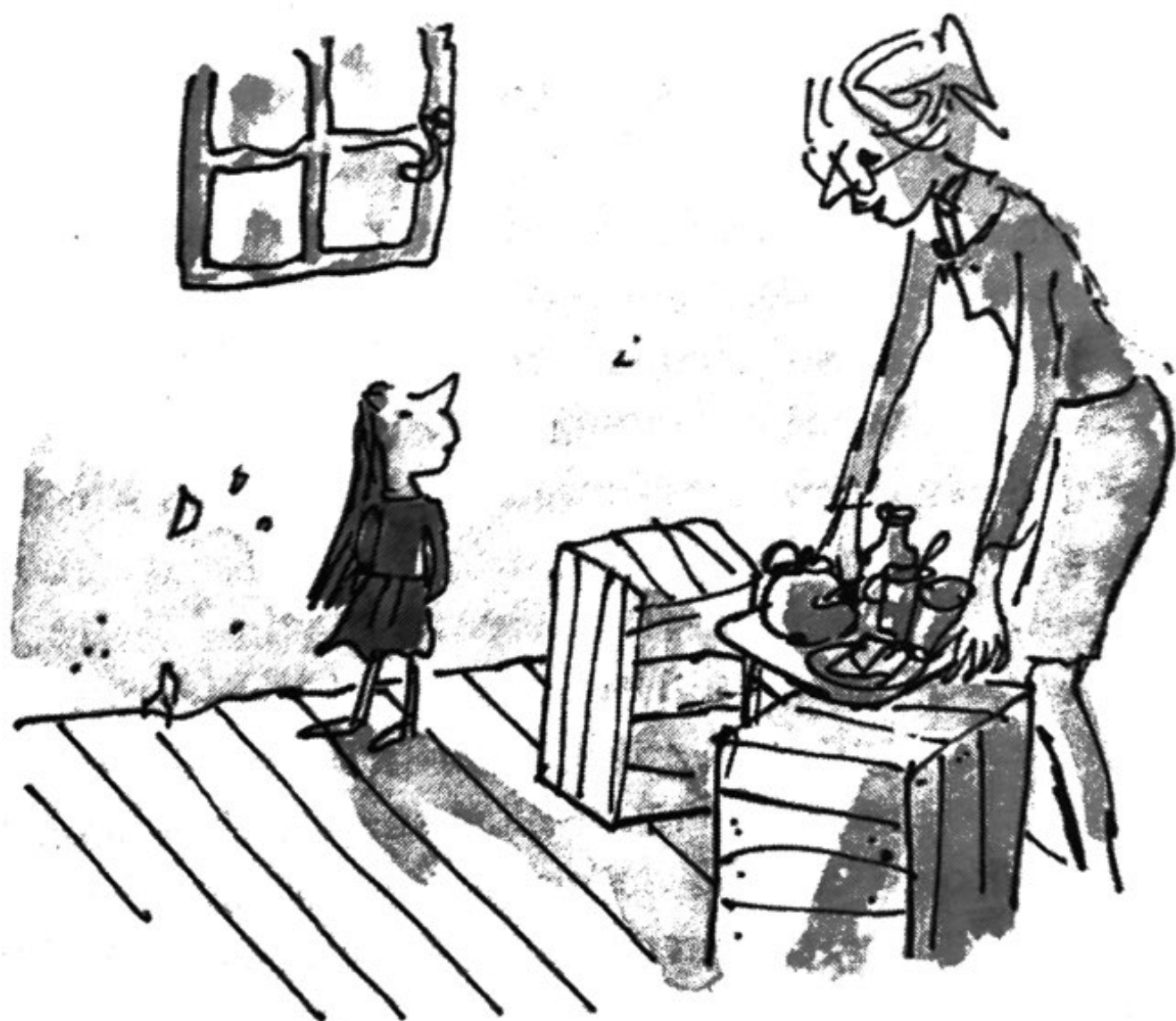
Matilda la suivit mais, sur le seuil du salon, elle s'arrêta, stupéfaite, ouvrant de grands yeux. La pièce était aussi exigüe et nue qu'une cellule de prison. La pâle lumière du jour qui l'éclairait venait d'une unique et étroite fenêtre sans rideaux. Il n'y avait pour mobilier que deux caisses de bois renversées qui servaient de sièges et une troisième qui tenait lieu de table. C'était tout. Pas une gravure aux murs, pas de tapis par terre ; un simple sol de planches brutes et disjointes où traînaient des moutons de poussière. Le plafond était si bas qu'en sautant Matilda l'aurait presque touché du bout des doigts. Les murs étaient blancs, mais d'une blancheur qui n'était pas celle de la peinture. Matilda y passa la main et sa paume se couvrit de poudre blanche. La pièce était simplement passée à la chaux comme une écurie, une étable ou un poulailler.

Matilda était atterrée. Était-ce vraiment dans cette mesure que vivait sa maîtresse si propre et si soignée ? Était-ce là tout ce qui l'attendait lorsqu'elle rentrait de l'école après une journée de travail ? C'était incroyable. Et quelle était l'explication de ce dénué-

ment ? Il existait sûrement quelque raison étrange à une telle misère.

Mlle Candy posa le plateau sur l'une des caisses retournées.

– Assieds-toi, mon enfant, assieds-toi, dit-elle, et nous allons boire une bonne tasse de thé. Sers-toi de pain. Les deux tartines sont pour toi. Je ne mange jamais rien en rentrant. Je prends un solide déjeuner à midi à l'école et ça me suffit jusqu'au lendemain matin.



Matilda se percha avec précaution sur l'une des caisses et, par politesse plutôt que pour toute autre raison, prit une des tartines de margarine et se mit à la manger. Chez elle, il y aurait eu sans doute sur son pain

du beurre et de la confiture de fraises sans compter une tranche de cake pour conclure son goûter. Et pourtant ce thé si modeste lui donnait bien plus de plaisir. Un mystère entourait cette maison, un grand mystère, cela ne faisait pas de doute, et Matilda rêvait de l'élucider.

Mlle Candy servit le thé et ajouta un peu de lait dans les deux gobelets. Elle ne semblait nullement gênée d'être là assise sur une caisse retournée dans une pièce nue à boire du thé dans un gobelet posé sur son genou.

– Tu sais, dit-elle, j'ai beaucoup réfléchi à ce que tu as fait avec ce verre. C'est un très grand pouvoir qui t'a été donné, le sais-tu ?

– Oui, mademoiselle Candy, je le sais, répondit Matilda, mastiquant sa tartine de margarine.

– À ma connaissance, poursuivit Mlle Candy, personne dans l'histoire du monde n'a jamais été capable de déplacer un objet sans le toucher, souffler dessus ou utiliser une aide extérieure.

Matilda hocha la tête sans répondre.

– Ce qui serait fascinant, continua Mlle Candy, ce serait de connaître les limites véritables de ton pouvoir. Oh, je sais que tu te crois capable de faire bouger n'importe quoi, mais là-dessus j'ai des doutes.

– J'aimerais essayer avec quelque chose de réellement très grand, dit Matilda.

– Et la distance ? Faudrait-il toujours que tu sois près de l'objet pour le remuer ? Je me le demande...

– Ça, je n'en sais rien, répondit Matilda, mais ce serait bien amusant de le découvrir.